

La question de l'identité et la pensée anti-ville en Italie

Tiziana Villani

Reçu le 15 février 2007

A - La pensée *localiste* et réinvention du concept de nature, de paysage et d'identité.

Dans la phase actuelle, il est important de réfléchir à la spécificité du mécanisme de formation en relation avec le processus de définition du corps, des normes et des règles qui s'y réfèrent. Un tel mécanisme semble aujourd'hui s'autonomiser des systèmes de valeur traditionnels et devenir auto-référentiel au fur et à mesure qu'il se sépare des processus matériels en cours. La *production d'identité* est un mécanisme qui, avec le Moderne, est devenu obsessionnel et peut nous aider à comprendre les raisons de ces procédures. Au *moi faible* et vacillant de notre temps correspond la mise en œuvre de tous ces masques et écritures qui ont pour tâche d'en signifier le sens d'effritement. De telles écritures ne peuvent qu'être corporelles et territoriales.

La nouveauté la plus remarquable se vérifie dans la façon dont, dans un même processus de subjectivation et de création de soi, les identités se relaient, rendant ainsi précaire toute tentative d'enracinement durable. Rôles et identités doivent eux aussi réussir à être en syntonie avec ce mécanisme de flexibilisation qui caractérise notre temps.

Dans *La volonté de savoir*, M. Foucault consacrait sa recherche à tous ces principes de régulation, et à la sexualité en premier lieu, qui tendent à discipliner la vie à travers la norme.¹ Mais la production de subjectivité paraît être allée bien au-delà de ces frontières de la bio-politique, en parvenant à forger, dès l'enfance et pour tout aspect de notre existence, des masques qui assurent la reconnaissance sociale. Et ce n'est pas tout: le fait d'être reconnu permet d'activer aussi la reconnaissance de soi-même. Or, une telle pratique ne peut que nous faire penser à cette *performance* permanente qu'est devenue la vie quotidienne, et qui permet aussi de comprendre, médicaliser ou subsumer tous ces comportements déviants qui, s'ils n'étaient pas convenablement régulés, représenteraient

de véritables bombes à retardement.

Mais, encore une fois, il est bon de revenir sur la question de la production des identités plutôt que d'en rechercher une origine. En effet, une approche de type historique risquerait de liquider le problème en le congelant dans le énième aménagement catégoriel. Il est donc préférable de se placer d'un point de vue généalogique et de s'arrêter sur les raisons et la nature de cette production. M. Foucault lui-même, en rappelant l'enseignement de l'*Alcibiade*, remarquait comment : "le souci de soi n'est pas lié à l'acquisition d'un statut particulier à l'intérieur de la société. Il s'agit de l'être tout entier du sujet qui doit, tout au long de son existence, se soucier de soi, et de soi en tant que tel. Bref, on arrive à cette notion qui vient donner un contenu nouveau au vieil impératif 'se soucier de soi', [...] Il s'agit réellement d'un déplacement, d'un certain déplacement – sur la nature duquel il va falloir s'interroger – du sujet par rapport à lui-même. Il doit, lui, le sujet, aller vers quelque chose qui est lui-même".² En ce sens, il est possible de penser à la production d'identité comme à une procédure qui tend à la sauvegarde d'un corps social où les identités d'appartenance ont été profondément entamées et qui, de façon bureaucratique, tend à postuler une nouvelle configuration des sujets, le plus possible compatible avec la *gestion bureaucratique de la vie*. Nous entendons par gestion bureaucratique de la vie cette persistance de formes traditionnelles de l'administration des pouvoirs qui, bien que de façon souvent contradictoire, se conjugue avec les formes les plus actuelles de persuasion et de domination, surtout informationnelles et médiatiques. La médiatisation de la bureaucratie exerce son pouvoir en s'adressant aux pensées et aux esprits du citoyen-spectateur, en lui soustrayant, en outre, fonctionnalité et accessibilité concrètes. En définitive, la gestion bureaucratique actuelle est une version encore plus despotique, parce que matériellement imperceptible, du Château de Kafka, une dimension où le pouvoir, dématérialisé, est en mesure d'exercer sa propre force en lien avec les modifications des conditions socio-économiques de la société post-industrielle.

Et pourtant, la complication est l'issue des transformations des appareils bureaucratiques et contribue de façon substantielle à souligner cet effet de déréalisation, typique des sociétés post-industrielles.

C'est ainsi que la prolifération des normes, souvent contradictoires et incongrues, participe à la formation d'habitus mentaux subjugués par le pouvoir relationnel de la norme plutôt que par sa nécessité concrète. Il s'agit de re-proposer cette dimension

relationnelle des pouvoirs à laquelle M. Foucault a consacré une grande partie de ses analyses: “Il me faudra ensuite faire l’histoire de ce qui s’est passé au 20^{ème} siècle, montrer comment, à travers une série d’offensives et de contre-offensives, d’effets et de contre-effets, on a pu arriver à l’état actuel très complexe des forces et au profil contemporain de la bataille. La cohérence ne résulte pas de la mise au jour d’un projet, mais de la logique des stratégies qui s’opposent les unes aux autres. C’est dans l’étude des mécanismes de pouvoir qui ont investi les corps, les gestes, les comportements qu’il faut édifier l’archéologie des sciences humaines”.³

La dimension *glocale* est la plus appropriée pour réussir à tracer les interconnexions qui réalisent le passage entre les phénomènes, les figures, les évènements qui arrivent dans un lieu déterminé et les techniques autant que les stratégies qui se vérifient dans les mouvements actuels de globalisation, qu’ils soient économiques, sociaux ou culturels. Le territoire apparaît, en ce sens, comme le plan sur lequel s’écrivent de façon souvent contradictoire ces variations. La *glocalisation*, comme l’indiquent différents manuels de géopolitique, est un concept forgé au Japon pour indiquer l’augmentation de l’articulation des territoires à l’échelle locale face à l’intensification des flux économiques de portée mondiale. Dans ce contexte, le plan immatériel devient “une grandeur significative de l’activité économique. Il a toujours existé (fonds de commerce, brevets et marques, savoir-faire, clientèle, etc.) mais il a récemment agrandi sa place. [...] En outre, un immense marché de protection contre le risque (d’accident, mais aussi de perte de revenu, de change, de taux d’intérêt, de prix, etc.) se développe à travers des contrats d’assurance et surtout des produits financiers dérivés qui multiplient les transactions déconnectées de contrepartie en biens matériels. Dans tous ces domaines, l’informatique qui transforme en signaux traversant l’atmosphère à la vitesse de la lumière la majeure partie du savoir, des capitaux, des biens et services est l’outil de base. Elle ne connaît ni frontières ni distances, sa seule limite est celle de la mondialisation: l’écosystème terrestre (pour le moment). Il s’ensuit de nouvelles logiques économiques et l’on parle même de nouvelle économie”.⁴

D’un tel cadre dérive une configuration territoriale polyédrique et porteuse d’issues et de caractéristiques extrêmement différenciées bien qu’elles soient soumises aux tentatives constantes de catalogage. La transformation de l’espace planétaire en territoire urbanisé, que ce soit de façon directe ou indirecte, nous permet de développer

quelques considérations à partir d'exemples. Les dénommés "non-lieux" postulés par M. Augé se révèlent être des territoires essentiellement ambivalents, des lieux de la consommation et de la standardisation des comportements qui deviennent cependant en même temps des mirages mirobolants pour tous ceux qui proviennent d'autres zones de ségrégation marquées par l'exclusion et par la pauvreté. Ces espaces ne sont pas incluant, ce sont des passages, des traversées qui imposent sadiquement la domination des marchandises comme seuil incontournable des nouvelles formes d'appartenance.

Mais, à côté de ces lieux qui sévissent de partout dans les tissus métropolitains, dans les *continuum* urbains, d'autres figures et d'autres écritures créent du territoire. La création de territoire peut donc procéder aussi à travers des parcours non escomptés dont la contamination des langages, des existences, est en mesure de subvertir la représentation dominante au profit de nouveaux plans de sens, d'un sens qui échappe souvent à la vulgate multi-médiatique et au catalogage technocratique. Ces territoires sont pour cela en mesure de libérer et d'activer des styles de vie, des modalités d'action communication qui correspondent à des besoins et à des relations et qui donnent corps à de véritables *communautés de passage*. Toute la question de l'appartenance identitaire est repensée à partir des *existences nomades* qui mettent en œuvre des relations qui valorisent et accueillent le devenir plutôt que la vitrification dans le cadre d'un improbable régime des nouvelles appartenances. Tout cela ne signifie pas que ces réalités excluent le conflit, on peut même dire que la conflictualité est une des expressions les plus récurrentes de cette nouvelle modalité d'être en relation entre des êtres humains et aussi entre êtres humains et environnement. Selon Th. Paquot, "L'homo urbanus du XXI^e siècle nomadise aussi bien dans le temps que dans les territoires, la discontinuité et l'émiettement le ravissent. L'unité n'évoque pas pour lui la totalité, mais la complétude. Celle-ci accepte le provisoire, le réversible et l'incertain. Son rapport au monde et aux autres n'exige plus une quelconque stabilité, une base arrière fixe. Il naît chaque matin et son pays natal a le visage du jour. En cela on reconnaît le nomade ouvert à lui-même et à autrui par sa déambulation inachevée".⁵

En tout cas, le plan du conflit n'est pas celui de la guerre, on répond au conflit en produisant des institutions visant à satisfaire la puissance de vie tandis qu'au plan de la guerre correspond l'empire brutal de la Loi qui s'auto-légitime dans l'exercice de l'anéantissement des corps. À ce propos, Z. Bauman parle d'"abandon des techniques de domination panoptiques, écartées non tant à cause de leur exécrabilité morale que de

leur coût exorbitant et surtout parce qu'elles empêchaient et limitaient la mobilité des dominants autant que la liberté des dominés. [...] Dans la lutte pour le pouvoir qui caractérise notre ère, l'appropriation du territoire s'est transformée de profit en perte, encore une fois à cause de ces effets néfastes: l'immobilisation des dominants, due à leur lien avec les innombrables et encombrantes responsabilités que comporte inévitablement l'administration d'un territoire".⁶ Ainsi, la production de territoire est une activité éminemment complexe, créative et polymorphe qui renvoie d'une façon directe à la "mutation anthropologique" en cours et aux compositions des rapports sociaux qui s'en suivent, il est bon de souligner dès maintenant comme le polymorphisme que l'on entend affronter ici n'a rien à voir avec la poétisation ou *l'esthétique du fragment* qui nous renvoie toujours à la nostalgie d' une totalité perdue.

L'attention au "détail", l'élévation du fragment au rang de témoin d'un passé qui n'est plus doivent amener à quelques considérations. En premier lieu, cette poétique se réfère à un horizon mythologique écrit et réécrit à l'infini, sur la base des exigences d'un présent perçu comme précaire et éloignant. En effet, le "bon vieux temps" ne peut qu'être une construction du présent au même titre que la nostalgie d'un paysage ou d'une nature qui apparaissent désormais transformés. En réalité, nous ne connaissons pas le monde dont nous réinventons les caractéristiques, nous sommes uniquement artisans de son devenir et tout ce que nous en savons, c'est le tressage à l'œuvre entre ce qui était et ce qui est, un tressage qui se reproduit sans arrêt.

Le renvoi à l'absolu et à l'intégrité perdue constitue par ailleurs un risque à ne pas sous-estimer, celui de l'édification de nouvelles idéologies visant à s'auto-légitimer sur la base de fragments devenus témoins d'un quelque chose que, plutôt que récupérer, l'on veut, en réalité édifier dans un halo magique de valeurs fausses et présumées.

À bien y regarder, le territoire conserve dans ses plis une mémoire tout autre, une mémoire active qui nous met sans arrêt au défi de créer de l'environnement entre rigidité, pénurie, disponibilité et incertitude. *Le territoire continue à être une technique d'exploration de la terre.* Tout cela n'est pas séparable aujourd'hui des mutations innervées par l'avènement des nouvelles technologies, on peut même dire qu'il serait vraiment impossible d'imaginer mieux les comprendre sans une comparaison étroite avec la permanence durable de mouvements lents ou carrément rétrogrades qui nous parlent d'autres modalités d'exister.

Les processus de dématérialisation avec lesquels nous sommes appelés à nous

confronter s'avèrent, en un tel sens, des dispositifs de contrôle visant à dissoudre et à occulter les transformations en cours, surtout dans leur valence sociale et donc politique.

La *digitalisation de l'espace* dans un cadre virtuel est la modalité par laquelle s'exprime la cartographie de notre temps et donc le besoin de produire de nouvelles formes de contrôle et de connaissance des processus en cours. Avec l'empire territorialisant de l'homologation contraste le nomadisme de la production de ces "espaces autres" dont parlait M. Foucault.⁷

B - La pensée anti-ville en Italie

La pensée anti-ville en Italie est strictement liée à la question néo-identitaire du localisme notamment soutenu par la Lega Nord et par son maître à penser Gianfranco Miglio. Les racines de cette pensée, on les retrouve dans C. Schmitt et Heidegger.

Il s'agit de ce que différents analystes indiquent comme la "question septentrionale". La réalité socio-économique du territoire septentrional a mis en évidence, dès les années 80, un état croissant de souffrance par rapport à une politique gouvernementale considérée comme centralisatrice et bureaucratique. Le parti de la Ligue Nord (à l'origine Ligue Lombarde) a pris naissance comme projet étroitement lié au territoire et à ses traditions que l'on estime mises en danger par un modèle économique visant à favoriser le centre sud de l'Italie, en grande partie pour des raisons de clientélisme.

Le fondement idéologique de ce parti politique a ainsi récupéré le "mythe" de l'identité liée à un territoire "naturel et traditionnel", par opposition au réseau urbain homologuant.

Gianfranco Miglio a récupéré dans ce but la pensée conservatrice de C. Schmitt, en la conjuguant avec le projet fédéraliste dont le but essentiel est de dégager le Nord des liens de la politique et de l'économie de l'Etat italien. Est brandie en outre la menace de la sécession.

Dans les analyses de Ilvio Diamanti, un sociologue qui a mené une recherche sur la propension à l'indépendance des populations du Nord, on peut lire ceci: "Le lien d'appartenance qui lie les citoyens à l'Etat s'alimente, en effet, d'éléments différents dont il faut tenir compte. Des éléments à type de valeur, à type normatif ou instrumental: un patrimoine historique et culturel commun, une langue, une série de références

identitaires, un système de règles et d'institutions qui, aussi discutées et discutables soient-elles, garantissent encore la cohabitation et la sécurité individuelle et sociale; et par ailleurs, l'offre de services, de protection, de soutien, etc. Les composantes identitaire et normative sont ce qui garantit stabilité et continuité parce qu'elles ont des racines profondes et parce qu'elles ont des délais d'érosion beaucoup plus longs que les 'intérêts'. Toutefois, l'appartenance peut, elle aussi, vaciller si l'offre de prestations (services, intérêts économiques, etc) est perçue comme 'désavantageuse' pendant une trop longue période".⁸

Aujourd'hui, tout cet ordre de réflexion récupère, d'une certaine façon, le vieux dualisme ville-campagne. On impute à la ville, et surtout aux métropoles, la faute de fragmenter les liens identitaires en faveur d'un style de vie incapable de reconnaître la force des racines d'appartenance.

Du point de vue des projets, tout cela signifie valorisation des communautés, des dialectes, des villages etc. Il y a aussi un côté, on peut dire de gauche, écologiste, nostalgique qui revient sur ce point : voir la question du TAV dans les luttes en Val d'Aoste contre la ligne à haute vitesse entre la France et L'Italie.

L'écologisme néo-communautaire gauchiste a lui aussi une tradition récente qui a son origine au cours des années 70 quand les luttes sociales mirent au centre de leurs réflexions une sorte de critique de la Modernité. On assista, ces années-là, à une véritable fuite des villes en direction des zones suburbaines et des campagnes qui étaient censées faciliter la réalisation de nouvelles expériences communautaires qui échouèrent d'ailleurs plutôt rapidement. Toutefois, le mécontentement face aux rythmes de la vie métropolitaine demeura comme une trace, qui, à partir des années 90 (les années du présumé second boom italien) finit par se relier à la pensée écologiste et alter mondialiste des périodes plus récentes. Ce qui a contribué à ressouder tous ces morceaux de pensée et de mouvement a été d'une part la crise du welfare, mise en évidence avec une violence particulière dans les réalités métropolitaines, rendant précaires non seulement le travail mais aussi les relations humaines et affectives. Les métropoles, surtout dans le cas d'une ville comme Milan, ont été repérées comme des espaces dans lesquels les existences finissaient par se réduire à l'état de chose, élément d'un mécanisme désormais insensé, résultat de ce que certains auteurs définissent comme le processus de transformation post-fordiste.

La pensée anti-ville devient dans ce cas une critique à l'endroit d'un modèle de

développement hyper-économiste qui viole tous les pactes de citoyenneté. Comme le souligne le philosophe et sociologue A. dal Lago: "En peu de mots, la condition actuelle de la vie urbaine pourrait être rendue par quelque chose du genre *L'air des villes rend seul*, pour paraphraser le titre d'un récent essai de Bauman. La liberté collective, la seule digne d'être vécue en dehors de la liberté domestique, est aujourd'hui impensable. Les associations sont privées ou sociales à financement privé mais rarement publiques, comme c'était autrefois le cas des partis ou des mouvements politiques. La foule se réunit dans les quartiers-loisirs mais de moins en moins pour donner son avis en public, pour approuver, pour protester ou pour condamner. D'autre part, ceci est l'effet d'une transformation économique sans précédent, ou mieux de l'absorption de la société par l'économie qui fournit aujourd'hui non seulement le langage dominant, les buts et les valeurs de la vie, mais aussi les seules possibilités d'entrer en relation avec les autres. C'est vrai, nous disposons du réseau, mais celui-ci, par définition, ne connecte pas des personnes (c'est-à-dire des êtres dotés d'un corps, d'un aspect) mais des usagers abstraits, des sites et des adresses électroniques. La liberté des villes à l'ère globale n'est que celle des marchandises, matérielles ou immatérielles, mais pour le reste personne ne se fait l'illusion d'être libre sinon dans son bunker domestique, devant l'écran d'un ordinateur".⁹

Ce qui est remis en question par cette approche, c'est le rôle de la ville en tant qu'espace public partagé, en tant que lieu de production des libertés.. La ville comme laboratoire politique et social est dégradée par l'idéologie de la marchandisation qui domine tous les fragments des existences qui s'y déroulent. De cette façon, tout l'espace urbain codifie un nouveau style de vie, qui rend de plus en plus insupportables les rythmes et les façons d'habiter. Dans ce cas, le désir de se soustraire et de fuir ne se dirige plus vers des localités de campagne ou de petits centres, on recherche plutôt une alternative en migrant vers des pays dans lesquels, en apparence, la dimension urbaine ne s'est pas encore révélée aussi dominante.

Mais à toutes ces tentatives, il convient de répondre en considérant à quel point la dimension urbaine dans la modernité est désormais une galaxie multiforme dont il est difficile de sortir. Il serait alors peut-être plus opportun d'en revenir à un projet d'espace public de l'urbain comme territoire d'accueil et non d'aliénation. D'une certaine façon, le versant écologiste devra se charger d'une pensée sur la ville qui ne fera pas recours à de vides nostalgies mais qui reviendra, techniquement et de manière créative, à en

reformuler l'utilisation et la destination sociale.

Notes

- 1 Cf., Foucault M., *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 1976 .
2. M. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, cit. pp. 237-238 .Paris, Gallimard, 2001
3. Foucault M., *Pouvoir et corps – Quel corps ?*, in *Dits et écrits*, vol. II, Paris, Gallimard, 1994, p. 759 .
4. *Dictionnaire de la Mondialisation*, (sous la direction de Pascal Lorot), Paris, Ellipses, 2001, pp. 211-212.
5. Paquot Th., “Nomade, vous avez dit nomade”, Paris, 2004.
6. Bauman Z., *Conversations with Zygmunt Bauman*, Blackwell, 2001, p.97
7. Cf., Foucault M., “Des espaces autres”, *Architecture, Mouvement, Continuité*, n. 5, octobre, 1984, (conférence au Cercle d'études architecturales, Tunis, 14-3-1967), pp. 46-49, maintenant in *Dits et écrits*, sous la direction de D. Defert et F. Ewald, Paris Gallimard, 1994, vol. IV, pp. 752-762.
8. Ilvo Diamanti, “ Il Nord senza l'Italia ”?, in *Limes* 1-1996, Roma, p.16.
9. A. dal Lago, intr. à A. Petrillo, *La città perduta*, Bari, Dedalo, 2000, p.6.

Bibliographie

- Aa.Vv., (1977), *La ville n'est pas un lieu*, Paris, Union Générale d'Éditions.
- Aa. Vv., (1991), *Cyberspace - First Steps...* (M. Benedikt), M.I.T.,
- Aa. Vv., (1992), *Mirrorshadows*, Peachpit Press, Inc.,
- Aa.Vv., (1993), *Geografia urbana*, Torino, Utet.
- Aa.Vv., (1995), *Identités, cultures et territoires*, Paris, Dusclée de Brouwer.
- Aa.Vv., (1997), *Attraversamenti. I nuovi territori dello spazio pubblico*, Milano, Costa& Nolan.
- Aa.Vv., (2000), *I confini della globalizzazione. Lavoro, culture, cittadinanza* (sous la direction de S. Mezzadra e A. Petrillo), Roma, Manifestolibri.
- Aa.Vv., (2000), *La ville et l'urbain, l'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- Aa. Vv., (2001), *Figure del feticismo*, (suivi par S. Mistura) Torino, Einaudi,
- Aa.Vv., (2001), *Metropoli immaginate*, (suivi par F.C. Nigrelli), Roma, Manifestolibri.
- Aa. Vv., (2001) *Lessico postfordista. Dizionario di idee della mutazione*, (a cura di U. Fadini e A. Zanini), Milano, Feltrinelli.
- Aa.Vv., (2002), *Crime et sécurité. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte.
- Bateson G., (1979), *Steps to an Ecology of Mind*, San Francisco, Chandler Publishing Company.
- Bauman Z., (1988), *Freedom*, Buckingham, Open University Press.
- Bauman Z., (1993), *Postmodern Ethics*, Cambridge, Blackwell.
- Bauman Z., (1999), *In Search of Politics*, New York, Polity Press.

- Bauman Z., (2000), *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press- Oxford, Blackwell Publishers.
 - Berque A., (2000), *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.
 - Castells M., (1972), *La Question urbaine*, Paris, Maspero.
 - Castells M., (1989), *The Informational City*, Oxford and Cambridge (Mass.), Blackwell.
 - Castells M., (1996), *La société en réseaux*, Paris, Fayard.
 - Castells M., (1997), *The information age : economy, society and culture*, Oxford, Blackwell.
 - Castells M., (1997), *The Power of Identity*, Oxford, Blackwell.
 - Foucault M., (1964) "La langage de l'espace" in *Critique* n. 203.
 - Foucault M., (1966), "Le mots et les choses", (entretien avec R. Bellour) in *Les Lettres Françaises*, n. 1125, 31 mars-6 avril, maintenant in *Dits et écrits* par D. Denfert et F. Ewald, Paris, Gallimard, 1994.
 - Foucault M., (1966), "Des espaces autres", in *Architecture, Mouvement, Continuité*, n.5, oct. 1984.
 - Illich I., (1973), *La convivialité*, Paris, Éd. du Seuil.
 - Illich I., (2004), *La perte des sens*, Paris, Fayard.
 - Jacob Ch., (1992), *L'empire des cartes*, Paris, Albin Michel.
 - Lacoste Y., (1993), *Dictionnaire de géopolitique*, Paris, Flammarion.
 - Paquot Th., (1996), *Le monde des villes*, Bruxelles, Complexe.
 - Paquot Th., (2000), *Demeure terrestre. Pour une philosophie de l'architecture et de l'urbain*, Lausanne, Ecole Polytechnique, Dep. D'Architecture.
 - Paquot Th., (2001), "L'urbanisme comme 'bien commun'", N-AERUS, conférence de Leuven le 24 mai.
 - Paquot Th., (2003), *Le toit*, Paris, Ed. Alternatives.
 - Paquot Th., (2004), "L'art de marcher dans la ville", in *Esprit*, Paris, mars-avril.
 - Petrillo A., (2000), *La città perduta. L'eclissi della dimensione urbana nel mondo contemporaneo*, Bari, Dedalo.
 - Schmitt C., (1950), *Der Nomos der Erde im Völkerrecht des jus Publicum Europaeum*, Köln, Greven Verlag.
 - Schmitt C., (1963), *Theorie des Partisanen*, Berlin, Dunker -Humblot.
 - Spybey T., (1996), *Globalization and World Society*, Cambridge, Blackwell.
 - Virilio P., (2004), *Ville panique*, Paris, Galilée.
 - Zizek S., (1999), *Il grande altro*, Milano, Feltrinelli.
-